Jean-Paul Thibaud

Les puissances d'imprégnation de l'ambiance

L'ambiance captive en même temps qu'elle échappe*. Si elle se dérobe à toute assignation définitive, à toute approche essentialiste, c'est parce que son existence est fragile et précaire, éphémère et évanescente. Il suffit parfois d'un souffle ou d'un murmure, d'un geste ou d'un regard pour qu'une ambiance s'installe, se transforme, s'évanouisse. Un musicien de rue et le quartier change de ton, un faux pas et la convivialité d'une fête se défait, un orage soudain et la ville toute entière se transfigure. Il tient souvent à peu de chose qu'une atmosphère perde de sa consistance et s'altère, qu'une situation change de visage et d'allure. L'ambiance ne relèverait-elle pas d'une manière d'être ténue et spectrale, d'une « existence moindre[1] » ?

Suivre cette piste, c'est admettre un mode d'existence précaire, tout en nuances et en degrés, à mi-chemin entre une présence pleine et entière et une absence complète de réalité. Une présence-absence en demi-teinte relevant d'une réalité atténuée. L'ambiance peine à s'affirmer et à se faire entendre, sans être pour autant inexistante, illusoire ou irréelle. Cela ne signifie pas non plus qu'elle soit sans effets et sans conséquences. Au contraire, une ambiance n'a d'existence qu'en actes, quand elle exerce son influence et que nous éprouvons son autorité[2]. Plutôt que de dissocier la cause de l'effet, l'ambiance les confond. Elle n'est pas la cause d'une influence, mais l'influence elle-même. Comme le montre Friedlind Riegel[3] à partir de la musique, les atmosphères n'induisent pas des altérations de la conscience ou du corps, elles *sont* précisément ces altérations. Une ambiance relève d'un champ de forces, d'un mode opératoire d'autant plus efficient qu'il est discret et inaperçu. Elle ne trouve à s'épanouir que dans les transformations qu'elle suscite et les prégnances qu'elle déploie. Que se passe-t-il quand nous abordons l'ambiance en termes d'effectuation plutôt que de détermination ? Qu'en est-il de son aptitude à infuser les expériences quotidiennes et à « atmosphériser » les situations de tous les jours ? Aussi précaire et changeante qu'elle puisse être, une ambiance exerce des *puissances d'imprégnation* qu'il s'agit de mettre au jour.

Pour explorer ces questions, on peut retenir trois perspectives complémentaires qui prennent acte de l'existence moindre de l'ambiance, tout en mettant à l'épreuve son mode opératoire. On peut d'abord se situer sur un plan médial et approcher l'ambiance en termes de « pont » (*in-between*). L'attention portée aux flux sensibles met en avant sa capacité d'immersion. On peut

ensuite relever un plan vital et questionner l'ambiance en termes de « ton » (*attunement*). L'ouverture aux affects conduit à faire valoir une capacité d'animation. On peut enfin introduire un plan social et explorer l'ambiance en termes de « fond » (*background*). L'introduction du geste aide alors à découvrir une capacité d'acclimatation. En procédant de la sorte, il s'agit de sonder l'ambiance à partir de ses forces intensives et de ses plans d'instauration. Ces trois chemins ouvrent la voie aux puissances d'imprégnation de l'ambiance en partageant un même argument de base : faire l'expérience d'une ambiance consiste à se transformer imperceptiblement à son contact, et à la transformer en retour. Autrement dit, une ambiance exerce des influences discrètes, mais se trouve elle-même affectée en retour par les existences qu'elle accompagne.

Immersion : l'ambiance comme pont

Approcher l'ambiance en termes de pont – *metaxu* ou *in-between* – revient à prêter attention au médium, à un plan intermédiaire entre sujet sentant et objet senti[4]. Pensons à la lumière dans laquelle on baigne, à l'odeur qui se répand, à l'air que l'on respire, au son qui se propage. Ces vecteurs d'ambiance se mêlent dans l'expérience sensible *in situ* et se distribuent par l'entremise de dispositifs de sonorisation, illumination, climatisation, aération, « odorisation ». En tant que médium qualifié, une ambiance configure un environnement sensoriel et ouvre un monde à percevoir. Prenons l'exemple de l'éclairage des espaces publics urbains. Loin d'être homogènes en termes de lumière, ils donnent lieu à des phénomènes de visibilité réduite, contrastée ou hypertrophiée. Divers régimes de vision sont ainsi à l'œuvre, de l'ordre de la surexposition ou de l'estompage, du filtrage, du cadrage ou de la découpe. Dans chacun de ces contextes lumineux, on ne voit pas, on ne s'expose pas et on ne se meut pas de la même manière[5]. L'ambiance est un médium, certes, mais un médium toujours *qualifié*. Elle est la forme prise par le médium selon les lieux, les circonstances et les situations.

Partir du médium invite ainsi à considérer ce qui se passe entre les choses, à s'intéresser aux intervalles, espacements, marges, enveloppes, membranes et interstices, plutôt qu'aux objets eux-mêmes. De l'ordre du flux, l'ambiance relève d'un mouvement en devenir plutôt que d'un monde substantiel. Si elle se laisse difficilement saisir, c'est parce qu'elle procède d'un champ diffus dynamique qui échappe à toute tentative de focalisation. Il est délicat de l'assigner à un point précis de l'espace, puisqu'elle ne cesse de se disperser, et fonctionne davantage comme une condition de la perception que comme un objet perceptible à proprement parler. Diverses

formulations et argumentations ont été développées à cet égard, montrant que « dans le médium, la présence des choses est perceptible[6] », que « nous ne percevons pas l'ambiance mais *selon* l'ambiance[7] », ou bien encore que le médium est « ce à partir de quoi nous percevons[8] ». Une conséquence d'importance découle de ces considérations, faisant valoir la capacité de l'ambiance à rendre le monde perceptible, à le faire apparaître, à concourir au devenir sensible des milieux habités. Emanuele Coccia[9] parle à ce propos de la puissance de « sensification » du médium, de son aptitude à phénoménaliser le monde en le rendant visible, audible, palpable, respirable.

Encore faut-il rester au plus près des situations concrètes pour comprendre comment une ambiance confère sa teneur sensible au monde environnant. La lumière, le son, l'odeur, la chaleur, et plus généralement l'air, sont des médiums plastiques, réceptifs et réactifs aux conditions de leur propagation. En se diffusant, ils se chargent de l'espace qu'ils traversent, se colorent des formes et des matériaux qu'ils rencontrent, se traduisent dans des attentions et des pratiques qu'ils sollicitent, se configurent sous forme d'invites et d'événements. L'ambiance relève ainsi d'une physique contextuelle qui ne peut se passer de l'épreuve du *in situ*[10]. Autrement dit, les médiums ne rendent pas le monde perceptible de manière générique et indifférenciée, ils spécifient à chaque fois des espaces sensibles et des contextes de perception. Par exemple, les espaces souterrains donnent matière à des milieux sensibles contraignants, hyperstimulants, déstabilisants et enveloppants qui occasionnent des situations perceptives originales et composent une écologie sensible singulière[11]. Les ambiances en sous-sol tendent ainsi à restreindre le champ perceptif des passants (limitation de l'étendue du regard et de la portée de l'oreille), démultiplier les seuils sensibles, homogénéiser et anamorphoser les signaux physiques. Elles ne donnent pas tant à percevoir des objets nouveaux qu'à expérimenter des conditions de perception originales. En développant la notion de *formant*, Grégoire Chelkoff[12] explore les diverses manières dont des formes architecturées participent du monde sensible en train de se faire :

> « L'objectif n'est donc pas de décrire la forme telle qu'elle serait ou apparaîtrait, mais de décrire comment elle sensibilise un monde, des relations, et par là l'intensifie, littéralement, le rend présent, nous y rend présents les uns aux autres[13]. »

C'est dire que les médiums sont enchâssés dans des dispositifs matériels qui les informent, les altèrent et leur confèrent leur efficace écologique. Plus largement encore, les flux ambiants procèdent toujours d'agencements situés impliquant à la fois des appareils techniques et des matérialités, des climats régionaux et des saisons, des pratiques ordinaires et des sociabilités.

L'ambiance opère la convergence de ces diverses composantes et constitue dès lors un monde sensible à part entière. À cet égard, l'imprégnation suppose toujours la mise en condition sensible d'un monde habité spécifique.

Une ambiance donne donc à sentir l'espace-temps concret dans lequel on se trouve. Mieux, elle tisse la contexture sensible des situations en spatialisant et en temporalisant l'expérience. Non seulement une ambiance est toujours située, mais elle est aussi « situante » : elle participe de l'individuation, de la singularisation et de la qualification d'une situation. Peter Sloterdijk[14] forge à ce sujet le concept d'*insulation*, pour mettre l'accent sur la création d'îles : celles-ci sont autant d'installations climatiques, d'enveloppements atmosphériques qui immergent dans un milieu spécifique et infusent l'expérience en conséquence. Si nous ne cessons de passer d'une ambiance à une autre, chacune d'elles peut être considérée comme un monde en miniature, avec une consistance et une prégnance propres. La puissance de « *sensification* » de l'ambiance est à la fois et indissociablement puissance d'immersion. Celle-ci ne provient pas uniquement du fait que les médiums environnent – enveloppent et entourent de toutes parts –, ni même de ce qu'ils se modèlent à l'image des espaces qu'ils empruntent, mais aussi du fait qu'ils impressionnent et commotionnent, se prêtant à toutes sortes de synthèses passives, d'effets sensibles[15] et d'affordances atmosphériques[16] qui composent une situation et mettent en contact direct avec elle. Ainsi en va-t-il de la fonction phatique de l'ambiance, qui permet d'être de plain-pied dans le monde[17]. Le rapport qui s'établit avec le milieu environnant n'est donc pas un rapport de contenance mais plutôt de connivence. Dans la mesure où l'ambiance atteste d'une capacité à faire de l'effet et à suggérer des mouvements, elle renvoie à une logique d'exposition et non pas d'inclusion[18]. Dès lors, il ne suffit pas de dire qu'une ambiance relève d'une expérience située ; elle contribue elle-même à situer et ancrer une expérience.

En première approximation, l'imprégnation désigne le mode opératoire à partir duquel une ambiance actualise sa puissance sensitive et immersive. L'imprégnation d'une ambiance est toujours l'imprégnation sensible d'un monde à chaque fois singulier. L'imprégnation s'adosse sur une écologie des flux ambiants qui fait valoir la porosité foncière du monde sensible.

Animation : l'ambiance comme ton

Approcher l'ambiance en termes de ton – *Stimmung* ou *attunement* – met l'accent sur notre capacité à être affectés par le monde environnant et à l'affecter en retour. Selon cette

deuxième perspective, l'affect se conjugue au percept, le sentir au percevoir. Autrement dit, l'ambiance fait non seulement preuve d'une puissance d'immersion, mais aussi d'une puissance d'animation, au sens fort du terme, c'est-à-dire d'une capacité à insuffler de la vie. Elle se distingue en cela des notions d'environnement et de milieu en donnant toute sa place à la force vitale des espaces habités.

S'il est difficile de rendre compte empiriquement de cette dimension fondamentale du sentir, c'est sans doute en travaillant sur des brèches perceptives et des situations limites qu'on peut le mieux la mettre en évidence. Dans un beau texte traitant des maraudes du SAMU social de Paris, Marc Breviglieri[19] décrit très finement comment certains états précaires des sans-abris – ébriété, ensommeillement, engourdissement et frissons dus au froid – mettent temporairement en défaut « l'étincelle du sentir » et demandent de la part des intervenants d'instaurer des « courants d'humeur positive ». La situation limite « demande d'abord de trouver une connivence avec les mondes de perception flottants du sans-abri et de générer simultanément des fils de résonance mutuelle. Mais alors, toute la question repose sur la manière dont l'ambiance se diffuse et gagne le contexte, dénouant l'insensible et faisant émerger du sensible[20] ». La mise en ambiance de la relation de soin joue ici un rôle de toute première importance, aidant à entrer en contact, donnant le ton à la situation et permettant d'activer cette part irréductible du sentir qui tendrait sinon à s'estomper.

Ainsi, l'ambiance a fondamentalement trait au contact vital avec la réalité. Dans certains cas, elle fait preuve d'une capacité de saisissement, témoigne d'une force de possession et active le sentiment d'être en vie[21]. Elle met alors le corps dans un certain état de tension et participe de sa vitalité. Sans doute est-ce à cette condition que l'imprégnation peut avoir lieu, en affectant un état de corps et modulant une puissance d'agir. Virginia Woolf [22] l'exprime admirablement dans son évocation de Londres :

> « Big Ben sonnait lorsqu'elle sortit dans la rue. Il était onze heures et l'heure inentamée était fraîche à emmener des enfants à la plage. Mais il y avait quelque chose de solennel dans le balancement calculé des coups répétés ; quelque chose de vibrant dans le murmure des roues et le frottement des pas. »

Le *solennel* devient le mode à partir duquel le monde se tonalise à ce moment-là, et le *vibrant* dit d'un mot cet état de tension léger sur lequel s'accorde provisoirement Madame Dalloway. Cette thématique de l'être-saisi est centrale dans la conception du pathique chez Erwin Straus : « Le ton a une activité propre, il se précipite sur nous, nous saisit, nous affecte, s'empare de nous[23]. » Rappelons que le *tonos* relève de ce qui se tend, et que donner le ton

revient à la fois à amorcer une tonalité (résonance affective) et exercer une tonicité (induction motrice). Tonalité et tonicité constituent les deux faces d'une même pièce, dès lors qu'un lien intrinsèque existe entre sentir et se mouvoir[24].

Mais si l'ambiance donne le ton aux situations et insuffle de la vie aux environnements, elle le fait à des degrés et selon des formes très diverses. Pensons par exemple à la « densité électrique » de la Goutte-d'Or[25], à la « parenthèse enchantée » du parc de la Villette[26] ou à « l'atmosphère festive » du canal Saint-Martin à Paris[27]. Autant de manières d'être collectives en prise avec un environnement et de manières d'en faire l'expérience. Il s'agit donc moins de faire de l'ambiance un objet parmi d'autres, que l'on pourrait hypostasier et désigner comme tel, qu'une force en acte qui colore à chaque fois l'intégralité d'une situation. En donnant le ton, l'ambiance confère un certain visage – une certaine tonalité affective – à l'entourage immédiat. Elle est donc moins à penser en termes d'être que de manières d'être. Gardons à l'esprit que « chaque sentir se caractérise par une manière propre, une tonalité qui le distingue de tous les autres[28] ». Le *comment* effectif des tonalisations ambiantes se substitue ici au *quoi* substantiel de l'ambiance. En tonalisant l'expérience, l'ambiance procède d'un geste opérant plutôt que d'un état de choses, d'une imagination motrice plutôt que d'un milieu donné.

Encore faut-il préciser ce que l'on entend par *tonalisation*. Prenant la métaphore de la harpe éolienne, Gaston Bachelard[29] propose cette notion pour décrire la manière dont nous entrons en sympathie avec le milieu ambiant, et retentissons à ses vibrations. Il en va du rapport intensif que nous entretenons avec notre entourage, de la participation rythmique et de la communication énergétique constitutive du monde du sentir, de « l'aptitude à vivifier l'être-au-monde[30] ». La tonalisation est ainsi un moment fondamental de l'imprégnation et de notre capacité à être affectés. Grâce à son action, qui rend un monde véritablement expressif et vivant, des corps s'harmonisent et se synchronisent à des milieux. Irréductible à une observation purement factuelle ou à un donné strictement objectif, elle suppose une sensibilité à des qualités secondes : le timbre d'une voix, l'éclat d'une lumière, l'élan d'un geste. Ainsi Martine Leroux a porté son attention sur les diverses qualités de silence rencontrées dans les maisons de retraite[31] : de la tranquillité du repos au silence du repli, des existences en retenue à la lenteur des corps, tout se passe comme si le monde ambiant peinait à s'animer et à se déployer. À l'écoute des présences et des ambiances, la vulnérabilité des personnes âgées apparaît alors, révélant aussi « la rupture de l'évidence vitale ».

L'analyse des *affects de vitalité* par Daniel Stern[32] aide à rendre compte des phénomènes élémentaires sur lesquels repose l'accordage affectif inhérent aux ambiances. En deçà des

affects catégoriels (tristesse, colère, peur, etc.) et relevant d'une perception amodale (toutes modalités sensorielles confondues), les affects de vitalité procèdent de microdynamiques sensibles et kinésiques, qui dessinent « la trame temporelle de l'éprouvé ». Des termes tels que « surgir », « s'évanouir » ou « éclater » essaient de dire comment des façons de sentir sont activées en situation et transmises au cours de l'expérience, et procèdent du « partage du flux dynamique de vitalité[33] ». Tout un ensemble de forces et de dynamiques s'exerce à une échelle moléculaire, affectant en profondeur notre relation sensible au monde environnant.

Selon cette perspective, l'imprégnation procède de ces dynamiques de basse intensité qui travaillent les corps à même leurs affects et leurs tonus[34]. En s'exerçant et en se propageant, ces microdynamiques donnent consistance et prégnance à une ambiance, en même temps qu'elles « tonalisent » le monde et induisent une manière spécifique de l'éprouver.

Acclimatation : l'ambiance comme fond

Approcher l'ambiance en termes de fond – d'arrière-plan ou de *background* – aide à comprendre comment l'ambiance informe nos manières d'être ensemble. Selon cette perspective, elle ressort de la contexture sensible d'une forme de vie sociale et engage une socio-esthétique de l'habiter. Enchâssée dans les pratiques ordinaires et les coutumes locales, l'ambiance se mêle au flux des activités de la vie quotidienne. Si l'on peut parler dans ce cas d'existence moindre de l'ambiance, c'est en raison de son caractère associé, de son intégration à ceux de nos faits et gestes qui relèvent du « mode mineur de la réalité[35] ». De l'ordre de l'infraordinaire, se donnant sur le mode de l'évidence, elle s'efface devant les affaires courantes et passe généralement inaperçue. Il arrive toutefois que nous en prenions conscience, qu'une ambiance s'ouvre à l'attention et apparaisse comme telle. Comme l'a montré Jean-François Augoyard[36], la découverte d'un changement soudain de tonalité ou de qualité, l'étonnement face à une situation inattendue pourtant familière, ou l'émerveillement devant une qualité sensible exceptionnelle, constituent les trois modes principaux d'apparaître d'une ambiance. Un événement a lieu qui rompt l'affairement absorbé et fait remonter à la surface de notre vie perceptive ce qui se tenait jusqu'alors à l'arrière-plan. Ces moments d'apparition attestent en quelque sorte de l'existence de l'ambiance dans laquelle nous étions jusqu'alors plongés. Mais dans tous les cas, qu'elle nous apparaisse momentanément ou reste inaperçue, qu'elle procède ou non d'une intensification de l'expérience sensible, une ambiance subsiste et persiste. Elle marque durablement de son empreinte le corps de celui qui l'éprouve

et ne cesse de laisser des traces à son insu. C'est dire que son efficience ne se limite pas à l'ici-et-maintenant de l'expérience et perdure dans le temps.

Les corps – comme les lieux, comme les personnes et les groupes sociaux – gardent la mémoire des ambiances et contribuent à les reconduire. Une ambiance est fragile par nature, susceptible de se défaire et de se recomposer à tout moment ; elle n'en a pas moins tendance à se répéter au quotidien, à se sédimenter dans le temps et à persévérer dans son être. Des routines se prennent et des percepts se forment, qui lui assurent une relative constance et lui confèrent une force d'habituation. En d'autres termes, la climatisation des milieux de vie contribue au sentiment de familiarité que nous entretenons avec eux[37]. Opérant par infiltration lente et durable, par voie d'accoutumance au fil du temps, une ambiance encadre les formes normales de la perception et donne corps à des manières d'être ensemble. D'une part, elle distribue ce qui est perceptible et imperceptible, différencie l'ordinaire du remarquable, trace les angles morts de la perception. Elle se compose sur un fond de percepts impersonnels et travaille l'expérience à un niveau infrasensible[38]. De ce point de vue, elle peuple l'ordre du sensible et participe de son partage. D'autre part, une ambiance imprime son style à ceux qui en font l'expérience. Sous l'emprise de certaines ambiances, les corps activent et gardent en mémoire des *gestes fantômes* (*ghost gestures*[39]), des qualités de mouvement et des schémas moteurs élémentaires formés lors d'expériences passées, qui contribuent à structurer nos conduites quotidiennes. Les ambiances et les corps se conforment et se soutiennent mutuellement, donnant lieu à des « corpographies[40] » qui constituent en quelque sorte l'empreinte corporelle d'une ambiance. Il en va ici de la plasticité des corps et des processus de rythmisation de l'expérience commune. Les gestes jouent à cet égard un rôle tout à fait central, exprimant à même le corps les tonalités affectives du moment. Ils entretiennent dans le temps des manières d'être ensemble. Par leur capacité à s'ajuster à leur milieu et à se moduler selon les situations, les gestes habitent les ambiances en même temps qu'ils se laissent habiter par celles-ci. Sensibles aux phénomènes de tropisme et d'imitation, de syntonie et de contagion[41], ils soutiennent un double mouvement d'incorporation et d'incarnation de l'ambiance.

L'imprégnation suppose ainsi un processus continu de familiarisation à un milieu, de transmission et de reconduction d'un style d'existence partagé. Il suffit de lire des journaux de voyage – de Bruce Chatwin à Nicolas Bouvier – ou des récits d'anthropologues – de Victor Segalen à François Laplantine – pour réaliser combien les ambiances expriment et façonnent les manières d'être ensemble. Elles donnent à sentir les variations rythmiques de la vie

sociale, prolongent les façons d'accorder et de désaccorder les milieux de vie, et configurent le champ des possibles en matière de perception sensible. En infusant les mondes sociaux de leur teneur sensible elles participent d'une « écologie des modes d'être[42] ».

L'ambiance assure la continuité de l'expérience commune et contribue ainsi à la confiance de base que nous avons dans le monde tel qu'il est, tel qu'il apparaît et tel qu'il se maintient. Il en va de la sécurité ontologique de tout un chacun, de la (quasi) certitude de retrouver le monde comme on l'a laissé la veille. La sécurité ontologique désigne « la confiance de la plupart des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'action sociaux et matériels[43] ». En installant dans le temps un milieu de vie habituel et familier, l'ambiance relève du socle existentiel qui conforte ce que l'on tient pour acquis et allant de soi. C'est ainsi qu'elle rend le monde véritablement habitable. Comme le montre Hubertus Tellenbach[44], l'atmosphérique concourt à la protection et à la fondation de la confiance. Jeffrey Courtright[45] reprendra plus tard cet argument en proposant de nommer « confiance existentielle » (*existential trust*) cette forme atmosphérique de la confiance qui prend les traits d'une confiance généralisée, ambiante et diffuse. Mais il arrive que ce sentiment de fiabilité de l'environnement quotidien soit mis en défaut. Certaines schizophrénies contribuent à la perte de l'évidence naturelle[46] ; certaines situations catastrophiques – désastres environnementaux ou attentats terroristes – dévoilent la précarité du monde quotidien en procédant à sa défamiliarisation. L'ambiance joue un rôle central dans le maintien d'un monde familier dans lequel chacun peut se reconnaître.

L'influence discrète de l'ambiant

Les puissances d'imprégnation de l'ambiance peuvent ainsi se résumer en six traits principaux : 1) on a affaire à l'influence diffuse et multisensorielle d'un milieu sensible singulier ; 2) cette influence s'installe au cours du temps, de manière durable et continue ; 3) elle opère surtout à une échelle corporelle et moléculaire qui passe d'ordinaire inaperçue ; 4) cette influence discrète se propage de proche en proche, par contagion, infusion et imitation ; 5) enchâssées dans nos formes de vie, ces puissances d'imprégnation sont anonymes et impersonnelles, sans auteur clairement assignable ; 6) ce mode opératoire de l'ambiance mobilise nos manières d'habiter dans leurs dimensions écologique, vitale et existentielle.

Constitutive de toute situation, l'ambiance relève d'un ordre de réalité transverse qui passe d'autant plus inaperçu qu'il est omniprésent et évanescent, ressortissant à une logique des flux

sensibles, des manières d'être et des gestes communs. Ancrée au cœur même de l'expérience, l'ambiance la travaille précisément de l'intérieur en la mettant en condition (capacité de *sensification* et d'*immersion* selon le médium), en la mettant en forme (capacité de *tonalisation* et d'*animation* selon l'affect) et en la mettant en partage (capacité d'*habituation* et d'*acclimatation* selon le geste). L'ambiance accompagne et reconduit au jour le jour nos manières de sentir et nos façons d'habiter. En ce sens, elle procède d'un empirisme radical qui met l'expérience à l'épreuve de mondes sensibles, dans ce qu'ils sont susceptibles de mobiliser, de transformer et de devenir.

Reconnaître l'existence moindre de l'ambiance conduit à en rechercher les traces dans son *modus operandi*, en s'interrogeant moins sur ce qu'elle est que sur ce qu'elle effectue. Qu'en est-il des puissances d'imprégnation de l'ambiance ? De l'ambiance comme existence moindre, on passe à l'ambiant comme influence discrète, comme mode opératoire de l'ambiance consistant à la fois à encadrer des situations, insuffler de la vie et ménager du commun. Dans ses multiples travaux sur la pensée chinoise, François Jullien met au jour une pragmatique des transformations silencieuses qui, relevant davantage de l'efficience que de l'efficacité, tend à substituer la prégnance à la présence et procède de la transformation plutôt que de l'action. Comme il l'expose en détail dans ses ouvrages[47], l'ambiant opère en termes d'influence, au niveau des conditions d'expérience, et plus précisément de manière diffuse et infiltrante, à partir de prégnances disséminées et indifférenciées. Les puissances d'imprégnation de l'ambiance relèvent de ces transformations silencieuses qui impriment imperceptiblement leur marque sur les situations quelconques et les expériences de chacun. L'ambiance n'opère pas sur le mode d'un déterminisme étroit ou d'une stricte causalité, mais comme une influence discrète et durable. Elle procède d'un accompagnement continué qui infuse et oriente l'expérience, en « secondant le monde[48] ». Inscrites au cœur de la sensibilité, les ambiances témoignent d'une aptitude à suggérer des mouvements et inciter des tendances motrices, activer des expériences passées et déclencher des mémoires involontaires. Elles disposent également des manières d'être ensemble et « tonalisent » des situations sociales, induisent des imaginaires et ouvrent de nouvelles expériences. Autant d'opérations souterraines qui participent de leurs imprégnations. Ainsi, l'ambiance place le monde sous influence, l'expérience restant sous l'emprise d'imprégnations diverses et variées qui augmentent ou diminuent notre puissance d'agir, qualifient les milieux habités en les rendant plus ou moins familiers et hospitaliers.

Les puissances d'imprégnation de l'ambiance sont délicates à mettre au jour parce qu'elles supposent une capacité à sentir des différences subtiles et à percevoir d'infimes nuances. Il faut alors chercher à se rendre « hypersensible » afin d'élargir le champ des perceptions et d'accueillir le pouvoir de se laisser affecter[49]. La sensibilité devient ainsi faculté de capter des forces et ouverture d'une puissance en tant que telle. À cet égard, l'imprégnation est d'abord et avant tout une puissance sensible. Si *puissances* d'imprégnation de l'ambiance il y a, c'est donc sous l'égide de la sensibilité qu'il faut les rechercher, s'il est vrai que la perception « est susceptible non de transformer le réel mais de faire varier le rapport que nous entretenons avec ce dernier et par là même d'ouvrir des possibles[50] ».

Jean-Paul Thibaud

jean-paul.thibaud@grenoble.archi.fr

Directeur de recherche CNRS au Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain (Cresson) / UMR 1563 AAU, École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble

---

* Je remercie Olivier Gaudin et Maxime Le Calvé pour leur lecture très attentive et leurs stimulantes suggestions tout au long du travail éditorial.

[1] David Lapoujade, *Les Existences moindres*, Paris, Éditions de Minuit, 2017.

[2] Tonino Griffero, *Atmospheres: Aesthetics of Emotional Spaces*, Burlington, VT, Ashgate, 2010. Voir en particulier le chapitre 3 intitulé « Atmospherology », p. 101-141.

[3] Friedlind Riedel, « On resonances of Music and Atmosphere. The Slippery Slope of Causality », *in* Nicolas Rémy et Nicolas Tixier (dir.), *Ambiances Tomorrow. 3rd International Congress on Ambiances*, vol. 2, International Ambiances Network & University of Thessaly, 2016, p. 671-676.

[4] Gernot Böhme, *The Aesthetics of Atmospheres*, New York, Routledge, 2017, p. 11-24.

[5] Grégoire Chelkoff et Jean-Paul Thibaud, « L'espace public, modes sensibles », *Les Annales de la recherche urbaine*, 57-58, 1992, p. 7-16. Voir aussi Jean-Paul Thibaud, « Mouvement et perception des ambiances souterraines », *Les Annales de la recherche urbaine,* 71, 1996, p. 144-152.

[6] Gernot Böhme, « An Aesthetics Theory of Nature: An Interim Report », *Thesis Eleven*, 32, 1992, p. 90-102. Citation p. 99.

[7] Jean-Paul Thibaud, « Die sinnliche Umwelt von Städten », *in* Michael Hauskeller (dir.), *Die Kunst der Wahrnehmung. Beitraege zu einer Philosophie der sinnlichen Erkenntnis*, Kusterdingen, Die Graue Edition, 2003, p. 280-297. Citation p. 293.

[8] Tim Ingold, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, New York, Routledge, 2011, p. 138.

[9] Emanuele Coccia, *La Vie sensible,* Paris, Payot, 2010.

[10] Jean-François Augoyard, « Une physique contextuelle des ambiances urbaines », *Culture et Recherche*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, 2005, p. 21-22.

[11] Grégoire Chelkoff et Jean-Paul Thibaud, « Un nouvel objet d'ambiances : la ville souterraine », *in* Marie-Flore Mattei et Denise Pumain (dir.), *Données urbaines n° 3*, Paris, *Anthropos*, 2000, p. 419-426.

[12] Grégoire Chelkoff, « Ambiances. Pour une conception modale des ambiances architecturales », *Faces. Journal d'architecture*, 67, 2010.

[13] *Ibid*., p. 22.

[14] Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères III*, Paris, Maren Sell, 2005. Voir en particulier le chapitre 1, p. 273-441.

[15] Jean-François Augoyard et Henry Torgue (dir.), *À l'écoute de l'environnement. Répertoire des effets sonores*, Marseille, Parenthèses, 1995.

[16] Tonino Griffero, « Architectural Affordances: The Atmospheric Authority of Spaces », *in* Philip Tidwell (dir.), *Architecture and Atmosphere*, Helsinki, Tapio Wirkkala Rut Bryk Foundation, 2014, p. 15-47.

[17] Timothy Morton, *Ecology without Nature*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2007. Voir en particulier p. 36-39.

[18] Jean-Marc Ghitti, *La Parole et le Lieu. Topique de l'inspiration*, Paris, Éditions de Minuit, 1998.

[19] Marc Breviglieri, « De la difficulté à entrer en contact », *Ambiances* [en ligne], 2013, http://ambiances.revues.org/345, p. 5.

[20] *Id*.

[21] Hermann Schmitz, « Atmospheric Spaces », *Ambiances* [en ligne], 2016, http://ambiances.revues.org/711.

[22] Virginia Woolf, « Mrs Dalloway dans Bond Street », *Romans et nouvelles*, Paris, Le livre de poche, (1923) 2002. Citation p. 1160.

[23] Erwin Straus, « Les formes du spatial », *in* Jean-Jacques Courtine (dir.), *Figures de la subjectivité*, Paris, Éditions du CNRS, 1992, p. 15-49. Citation p. 27.

[24] Erwin Straus, *Du Sens des Sens*, Grenoble, Jérôme Millon, 1989.

[25] Virginie Milliot, « Portées d'une ambiance pluraliste : le quartier de la Goutte-d'Or », *in* Jean-Paul Thibaud et Cristiane Rose Duarte (dir.), *Ambiances urbaines en partage*, Genève, MétisPresses, 2013, p. 249-268.

[26] Anne Jarrigeon, « La Villette-vies. Synchronies et polyrythmies d'un parc urbain », *in* Jean-Paul Thibaud et Cristiane Rose Duarte (dir.), *Ambiances urbaines en partage*, *op. cit.*, p. 269-280.

[27] Michèle Jolé, « Le destin festif du canal Saint-Martin », *Pouvoirs*, 116, 2006, p. 117-130.

[28] Didier Debaise, *L'Appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Paris, Presses du réel, 2015, p. 94.

[29] Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957 ; Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, José Corti, 1948.

[30] Anne Boissière, *Chanter, Narrer, Danser. Contribution à une philosophie du sentir*, Sampzon, Delatour France, 2016, p. 83.

[31] Martine Leroux, « Le silence de la vulnérabilité en institution gériatrique », *Ambiances* [en ligne], 2016, http://ambiances.revues.org/696, p. 3.

[32] Daniel Stern, *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

[33] Daniel Stern, *Les Formes de vitalité,* Paris, Odile Jacob, 2010, p. 70.

[34] Comme le montrent James Ash et Lesley Anne Gallacher, l'*attunement* consiste précisément en une capacité à sentir des différences. *Cf*. James Ash et Lesley Anne Gallacher, « Becoming Attuned: Objects, Affects and Embodied Methodology », *in* M. Perry et C. L. Medina (dir.), *Methodologies of Embodiment: Inscribing Bodies in Qualitative Research*, Londres, Taylor & Francis, 2015, p. 69-85.

[35] Albert Piette, *Ethnographie de l'action*, Paris, Métailié, 1996.

[36] Jean-François Augoyard, « L'apparaître des ambiances », *in* Nicolas Rémy et Nicolas Tixier (dir.), *Ambiances Tomorrow*, *op. cit.*, p. 579-585.

[37] Bruce Bégout, *La Découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005. L'auteur s'appuie alors sur la notion de climatisation, qu'il définit ainsi : « Par climatisation, nous entendons cette opération quotidienne de conditionnement artificiel et pourtant invisible, par laquelle l'homme crée sa propre ambiance de vie, en formant des espaces relativement clos et protégés derrière leurs enveloppes socio-vitales et traditionnelles, où il puisse respirer l'air sain et innocent de la familiarité. » (p. 260).

[38] François Bonnet, *L'Infra-monde*, Paris, Éditions MF, 2015.

[39] Elizabeth A. Behnke, « Ghost Gestures: Phenomenological Investigations of Bodily Micromovements and Their Intercorporeal Implications », *Human Studies*, 20, 2, 1997, p. 181-201.

[40] Fabiana Dultra Britto et Paola Berenstein Jacques, « Corpographies urbaines : pour un urbanisme plus incorporé », *in* Jean-Paul Thibaud et Cristiane Rose Duarte (dir.), *Ambiances urbaines en partage*, *op. cit.*, p. 217-226.

[41] Teresa Brennan, *The Transmission of Affect*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2004.

[42] Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016, p. 8.

[43] Anthony Giddens, *Les Conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 98.

[44] Hubertus Tellenbach, *Goût et Atmosphère*, Paris, Presses universitaires de France, 1983.

[45] Jeffrey M. Courtright, « Is Trust Like an "Atmosphere"? Understanding the Phenomenon of Existential Trust », *Journal for Philosophy in the Contemporary World*, 20, 1, 2013, p. 39-51.

[46] Wolfgang Blankenburg, *La Perte de l'évidence naturelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

[47] Voir par exemple François Jullien, *Traité de l'efficacité*, Paris, Grasset, 1996 ; François Jullien, *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009 ; François Jullien, *Cinq concepts proposés à la psychanalyse*, Paris, Grasset, 2012.

[48] Expression issue du *Journal* de Franz Kafka et commentée récemment par Pierre Zaoui, *La Discrétion. Ou l'art de disparaître*, Paris, Autrement, 2013.

[49] Évelyne Grossman, *Éloge de l'hypersensible*, Paris, Éditions de Minuit, 2017.

[50] François Laplantine, *L'Énergie discrète des lucioles*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2014.